érudit
www.erudit.org

Article

« L'homme de la tourbière : extrait de roman »

Alison Strayer

Contre-jour : cahiers littéraires, n° 16, 2008, p. 67-74.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/2508ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 06:52

L'homme de la tourbière

extrait de roman

Alison Strayer
traduit de l'anglais par Julie Ouellette

Et un, et deux, et trois étages ; l'escalier s'enroule autour de lui-même comme les rues de Paris qui viennent enfin de me libérer de leur étreinte hélicoïdale. Les semelles de mes chaussures sont détrempées. Élancements dans le grand fessier et le quadriceps, engourdissement du muscle soléaire, des malléoles tibiale et péronière, vive douleur à la rotule droite. *Légère entorse des articulations métatarsiennes et phalangiennes*, ajoute la voix de Imogen Longfellow-MacDowell, M. Pht., spécialiste ès blessures en tous genres. La pluie refroidit sous mes vêtements : une goutte se détache de mon cuir chevelu et forme une traînée glacée le long de ma colonne vertébrale. L'escalier est un vortex qui ne tire son occupant que vers le haut, de palier en palier. Et, jour après jour, je me laisse ainsi tirer de mon inertie puisque je n'ai désormais plus nulle part où aller si ce n'est là haut — ou à Montréal, à la maison, *home*.

« *Hoooooome* » : même plus un mot, juste un son, la plainte du vent dans une cheminée. Il n'y aura pas de *home* tant qu'elle ne sera pas revenue.

Soixante-dix-sept, soixante-dix-huit… Je compte les marches tout comme je compte une foule d'autres choses : mes pas, les feux de signalisation, les secondes séparant les arrêts de métro, les Smart, les cafés portant les noms « Jean Bart » ou « Cyrano ». Compter est devenu une habitude en même temps que je me suis mis à me parler à moi-même, à me donner des ordres, à narrer mes propres actions ou à commenter la façon dont je les accomplis. Si je ne me parlais pas, j'ai l'impression que je cesserais d'exécuter les tâches les plus simples, que je pourrais même cesser de respirer.

Quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-six… Je m'agrippe à la rampe.

« Vas-y », grommelé-je. « Continue, tu peux y arriver ».

« Peux pas », répond une voix, toujours la mienne, dans une sorte de grincement.

Ce n'est pas la première fois que je repense au pauvre mot d'esprit qu'un ami du secondaire répétait *ad nauseam* : « Se parler à soi-même, c'est pas grave. C'est quand on commence à se répondre qu'il faut s'inquiéter ». Si au moins cela pouvait être aussi simple ! Car non seulement je me réponds, mais je m'entretiens aussi avec une dizaine de personnes : ma femme, ma mère, mon frère Steve, quelques belles-sœurs, ainsi que de purs étrangers tels le Conteur, l'inepte Moulin à paroles, le Janséniste, pour ne nommer qu'eux.

Quatre-vingt-douze, quatre-vingt-treize… Voilà que même ma voix intérieure se met à haleter.

« Il faut absolument que tu te remettes un peu en forme ! », reprend la voix de Jeanie. « C'est ça, mon Bob, jusqu'au dernier étage ».

« Pas le dernier étage ! », crie une autre voix, furieuse, celle de Madame Carrefour. Je m'empresse de m'excuser auprès de la propriétaire de l'appartement qui, même à six mille kilomètres de distance, règne spirituellement sur son bien grâce à de petites notes manuscrites et un classeur rempli de règles et de consignes : *Appartement : mode d'emploi et manuel d'entretien.* Jeanie l'avait surnommé le Grand M.E.-M.E.

« Il s'agit d'un appartement situé au sixième étage », avait expliqué avec indignation Madame Carrefour le jour où nous sommes allés chez elle à Montréal afin de récupérer les clefs. « C'est un appartement plus que convenable, occupant tout l'étage : pas une chambre de bonne ! » Loin de nous l'idée de mettre en doute sa parole ! À ce moment, aucun de nous deux ne savait ce qu'était une « chambre de bonne ». Aucun de nous deux n'avait mis les pieds à Paris auparavant. À vingt-cinq ans, ma femme n'avait même jamais traversé un océan.

« Vous n'êtes pas de grands voyageurs, est-ce que je me trompe ? », avait-elle remarqué en nous raccompagnant à la porte. J'avais pu sentir Jeanie se hérisser de la tête aux pieds.

« On aurait dit un couple de chiens galeux ! », avait-elle pesté dans la voiture sur le chemin du retour. « C'est pas non plus comme si elle le louait pour rien ! »

Une fois arrivé sur le palier de l'appartement, après l'épreuve des cent cinq marches, commence le labeur des serrures. Pour débuter, deux gros verrous : deux tours dans le sens des aiguilles d'une montre fait coulisser celui du haut, tandis que celui du bas cède par une simple rotation vers la gauche. Puis il y a celui du milieu, dernière barrière. Pour la énième fois, je me demande à quoi peut bien servir ce trou rouillé en forme d'as de trèfle. La clef ressemble à celles qui pendent et cliquètent à la ceinture des geôliers et des vilaines mères-grand dans les livres de contes — le genre de clef qui ouvre les cellules, les portes secrètes, les armoires interdites. Je l'insère avec maladresse : elle glisse de travers et se coince. Deuxième essai : je la fais glisser bien droit et la fais tourner à l'intérieur d'un vif coup de poignet. Je pousse fermement la porte et me voilà à l'intérieur !

« Il y a quelqu'un ? » Oui ? Non ? J'appelle à nouveau : « Il y a quelqu'un ? » Ma voix est faible et enrouée. Je me racle la gorge, écoute.

Il n'y a personne, bien sûr — personne qui attend les bras ouverts, personne à qui crier « surprise ! » ou, au contraire, à surprendre en flagrant délit, à défier, à qui faire des reproches ou à sommer de se justifier. Tout cela, je le sais bien, mais je ne peux m'empêcher d'appeler chaque fois que j'entre dans l'appartement.

Je redonne un autre grand coup dans la porte (*Il faut pousser avec fermeté sinon elle ne se referme pas correctement*, rappelle le Grand M.E-M.E. à la page 7A). La lourde porte tourne sur ses gonds grippés et se referme dans un grand claquement, faisant ainsi trembler tout l'appartement. Dans la penderie, les cintres se mettent à se balancer et à s'entrechoquer. Comme toujours, j'attends, le cœur en chamade, que des portes s'ouvrent aux étages inférieurs et que s'élève un concert de plaintes. « Soyez fermes avec la porte, mais de grâce, pas la peine non plus d'ébranler tout l'immeuble ! », nous avait mis en garde Madame. « Pensez un peu aux voisins ! » La copropriété, nous avait-elle expliqué, possédait des règles strictes et ce, pour de bonnes raisons. Il s'agissait d'un *immeuble de grand standing*. Il ne lui était pas permis de louer au tout-venant. « Seulement aux gens bien, très bien. »

« Il y a quelqu'un ? », répété-je, ne serait-ce que pour étouffer la voix de la propriétaire. Pour seule réponse, le carillon des cintres. *Clic clac*, je verrouille à nouveau la porte et retire mes chaussures. Je n'ai désormais plus besoin de lire les affichettes afin de savoir ce qu'il me faut faire ensuite. Portrait vivant de la vertu civique, *contrairement à d'autres personnes* que je ne nommerai pas ici, j'ai depuis longtemps mémorisé le *Manuel d'entretien* et me plie infailliblement à toutes les directives écrites à la main. La consigne à laquelle j'obéis maintenant est affichée sur le mur, à gauche de la porte : « Moquette au repos. Veuillez enlever vos chaussures ». J'ignore les mules en papier disposées à cet effet (et sans doute chipées par dizaines dans un cabinet de dentiste canadien) et m'engage dans le corridor, yeux fermés, chaussettes imbibées, en laissant glisser ma main le long du mur.

Mes doigts parcourent le chambranle d'une porte puis tombent dans le vide : la penderie. Divisée en une section pour Elle et une pour Lui. « Assez grande pour y faire une chambre de bébé », nous avait dit Madame avec fierté. Je fais courir mes doigts parmi les cintres de l'espace pour Elle comme un harpiste dans une rêverie. J'ouvre les yeux à nouveau. Les cintres, nus, continuent à se balancer et à carillonner. Célébration fantomatique, quadrille métallique. Je peux voir très clairement ce que dissimule leur dénuement. Je peux voir la garde-robe spectrale ; oui, je

peux la voir jusque dans ses moindres détails. Mais gardons cet inventaire pour un autre jour.

La penderie d'à côté est, bien sûr, la mienne. Contrairement à celle pour Elle, ouverte aux quatre vents, celle-ci possède une porte coulissante, laquelle est fermée et pourrait tout aussi bien être scellée à tout jamais. Je ne l'ai pas ouverte ce matin pour y prendre une chemise. Pas ouverte hier ; avant-hier non plus. En fait, je remets la même chemise chaque jour, si bien sûr la veille j'ai pris la peine de l'enlever pour dormir ; ce que je fais de moins en moins — dormir. Je ne peux pas ouvrir et je n'ouvrirai pas cette porte. J'ai essayé, en vain. À vrai dire, elle n'a pas été ouverte depuis le jour où j'ai enlevé les vêtements qu'Elle avait laissés pour les mettre dans la section pour Lui.

Ces vêtements abandonnés étaient jadis ceux qu'elle préférait ou, du moins, représentaient son *genre* de prédilection : vêtements sport, bcbg et confortables, en coton, toujours, 100% bio, non javellisés, non traités. Jamais le moindre fil synthétique. Aux couleurs délavées comme si elles étaient restées trop longtemps au soleil. Parmi les capuches et les pantalons de survêtement se trouvait une robe de coton indienne qu'elle avait dû laver des centaines de fois. Elle remontait à l'arrière : « trop trop court », disait-elle chaque fois qu'elle l'enfilait. « Le look Courtney Love, ce n'est pas moi ». Mais elle ne pouvait se résigner à la jeter et, pour ma part, j'aimais cette robe, j'aimais la voir dans cette robe. Aucun de nous deux n'avait pu imaginer qu'elle puisse rester à la maison (*hoooome !*) pendant notre lune de miel à Paris.

Pour me réconforter, je me dis que là, derrière la porte coulissante, nous demeurons unis pour le meilleur et pour le pire. Que là, derrière, réside toujours notre amour : celui de la « fille des Cantons de l'Est » pour le « petit garçon de Saskatoon », comme m'avait appelé mon garçon d'honneur au moment de porter un toast à la mariée. (Ma belle-mère qui désapprouvait notre différence d'âge avait renâclé ostensiblement en entendant le mot « garçon ».)

Je pose ma main à plat sur la porte. Elle se réchauffe. Je sens une vibration, une pulsation à l'intérieur de la cavité. Un courant chaud

traverse mon corps, ma main se met à brûler ; je m'écarte, terrorisé. Je sais pertinemment que chaque jour, le téléphone ne sonne pas — ne sonne pas des centaines de fois — et que chaque jour, au cours de mes promenades sans but, les dizaines de Jeanie que j'aperçois dans la rue disparaissent ou se révèlent être quelqu'un d'autre. Que chaque jour la porte de la penderie demeure fermée et que plus les jours passent, plus son ouverture devient impossible.

Les cintres cessent leur joyeux tintement, s'immobilisent. Je me dirige lentement vers le séjour. Mes pas résonnent comme si mes pieds étaient couverts de tourbe, mon corps s'alourdit à chacun de mes mouvements. Chaque jour passé depuis son départ m'a vu vieillir de dix ans et aujourd'hui, mon passage à l'Ambassade m'en a infligé encore dix autres d'un seul coup. Je me transforme en fossile, en créature des marais couverte de gangue et de matière pétrifiée qui se détache par morceaux et par touffes. Et sous cette matière, j'imagine ma peau brillante comme du bronze sur lequel s'étend une fine pellicule de mousse aux replis les plus intimes : aux aines, entre les orteils.

Pour la énième fois de la journée, je décroche le combiné du téléphone et vérifie la tonalité. Comme d'habitude : rien. J'enfonce les boutons, clic clic, la tonalité revient. Encore un peu de gangue s'effrite au moment où je me penche péniblement pour m'asseoir sur une chaise en fer forgé qui, tout comme le tissu de soie grège qui le recouvre, se refuse à procurer quelque confort que ce soit.

Je m'assois, immobile ; un jour passe, une année peut-être. Or, une nouvelle ombre sur le sol me signale qu'après tout, bien que la lumière ait commencé à faiblir, nous sommes peut-être toujours « aujourd'hui ». Je peux voir, de l'autre côté de la rue, la façade d'un autre immeuble et, juste au-dessus, une grue ainsi qu'un coin de ciel gris-mauve. Je me souviens qu'il y a une pendule à côté du canapé. Il me faut seulement commander à mes paupières de s'ouvrir (elles sont flétries et tombantes comme celles d'un reptile) et faire légèrement pivoter ma tête d'automate — ma lourde tête bourbeuse qui s'effrite — vers la gauche (un autre morceau de gangue tombe et se brise en silence sur la moquette immaculée de Madame Carrefour). Je constate qu'à peine deux ou trois heures se sont écoulées. Il

est encore temps, je crois.

« Temps pour quoi ? », me demandé-je.

« Pas de questions », dit ma voix en retour. « Bouge ! »

Oui, il faut que je bouge maintenant, que je fasse quelque chose — n'importe quoi — ou je me changerai en pierre.

Ou, au contraire, sans crier gare, je pourrais me jeter par la fenêtre et embrasser avec fracas le béton six étages plus bas.

Je répète : « Bouge. Maintenant. »

« Peut-être pas maintenant », me réponds-je en balbutiant, « mais bientôt… »

Puis soudain, comme si elle avait rassemblé toutes ses forces, la pluie se met à tomber à verse.

« Bientôt… », me dis-je, « bientôt ».

Yves Laroche, *Sans titre*